



Mots. Les langages du politique

85 | 2007

Violence et démocratie en Amérique latine

Adriana Bolivar (éd.), *Discurso y democracia en Venezuela. Discurso y Sociedad*

Christian Plantin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/1257>

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 107-112

ISBN : 978-2-84788-113-4

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Christian Plantin, « Adriana Bolivar (éd.), *Discurso y democracia en Venezuela. Discurso y Sociedad* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 85 | 2007, mis en ligne le 01 novembre 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/1257>

© ENS Éditions

Comptes rendus de lecture

Discurso y democracia en Venezuela. Discurso y Sociedad, vol. 4 (3)

Adriana Bolívar éd.

2003, Barcelona, Editorial Gedisa

Le numéro de la revue ibéro-américaine *Discurso y sociedad* [Discours et société], dirigé par Adriana Bolívar et consacré au thème « Discours et démocratie au Venezuela », réunit six articles traitant du langage politique vénézuélien à une période critique de l'histoire du pays, 1999-2002. Cette période correspond au gouvernement de Hugo Chávez, depuis son élection en 1998 et l'instauration d'une « Cinquième République », jusqu'à la crise de 2002, où Chávez fut brièvement et confusément remplacé par un gouvernement provisoire.

L'ouvrage est le fruit d'une recherche pluridisciplinaire menée par le « Grupo de análisis del discurso político » de Caracas, auquel ont collaboré, autour de l'idée d'une approche linguistique des phénomènes discursifs, des auteurs de différentes origines disciplinaires et de différentes sensibilités politiques, avec des attitudes et des engagements divers vis-à-vis du processus en cours au Venezuela. Ce fait mérite d'être souligné.

La méthode adoptée est globalement celle de l'analyse critique du discours (Fairclough, Van Dijk). Le contexte historico-politique large est resitué dans l'article introducteur de D. Hernández, « *Populismo, neoliberalismo y bolivarianismo* » [Populisme, néolibéralisme et bolivarisme]. Depuis le rétablissement de la démocratie en 1958, le pacte dit de « Punto fijo » [point fixe] établissait un système politique prévoyant une répartition et une pratique consensuelles du pouvoir entre les partis politiques, et en conséquence une « minimisation de l'opposition »¹. Cette situation, où l'économie est financée par la rente pétrolière, a donné naissance à un discours de type populiste – populisme démocratique de Rómulo Bétancourt puis populisme nationaliste du premier gouvernement Carlos Andrés Pérez, 1974 (qui, au cours de son second gouvernement dans les années quatre-vingt-dix, servira une politique et un discours néolibéraux). L'arrivée au pouvoir de Chávez en 1998, dans un contexte de « crise généralisée », est marquée par un changement d'orientation politique menée sous les couleurs d'un « discours bolivarien », discours de résurrection promouvant les valeurs historiques et la tradition de lutte anticolonialiste du Venezuela.

1. Arturo Uslar Pietri, 1992, *Golpe y estado en Venezuela*, Barcelona, Norma, 1992, p. 89.

La période marque une crise dans la conscience et dans les pratiques politiques vénézuéliennes, et l'émergence d'un « *fenómeno oratorio desconocido en Venezuela, marcado no sólo por un léxico particular, sino también por prácticas discursivas inéditas* » [phénomène oratoire jusqu'alors inconnu au Venezuela, marqué non seulement par un lexique spécifique, mais aussi par des pratiques discursives inédites] (Montero, 2003, « *Retórica amenazante y crisis de gobernabilidad en Venezuela 2002* » [Rhétorique de la menace et crise de gouvernabilité au Venezuela en 2002], p. 39). Montero étudie, sur la période 1999-2002, la montée du discours de confrontation, à partir d'un corpus de textes de presse écrite émanant, d'une part, de la sphère du gouvernement Chávez, d'autre part, de l'opposition. Ce discours de confrontation, fortement métaphorique de la part de Chávez, est caractérisé par l'usage de menaces, d'insultes, de surnoms disqualifiants, dont le plus connu est le célèbre *escuálido* pour caractériser l'opposition comme « maigre et sale » – terme que les opposants se sont d'ailleurs réapproprié. Il ressort de l'analyse que ce discours a été mis en pratique par Chávez dès son élection (p. 41), et que l'opposition y a réagi par une montée progressive (p. 49). Cette « communication hostile » (d'après le terme de McDermott, p. 54) produit de l'exaspération, de la haine, de l'hostilité et de la peur (p. 53) pour prendre enfin, autour d'avril 2002, une allure confrontationnelle, prélude à une résurgence de la *violencia* qui hante l'histoire vénézuélienne.

À partir d'un corpus centré sur les journées cruciales du 11 au 15 avril 2002 (incluant différents sites internet), l'article de Luis Barrera Linares, « *Discurso y comportamiento venezolanos: "sociedad civil" contra "círculos bolivarianos"* » [Discours et comportements vénézuéliens: « société civile » contre « cercles boliviariens »], insiste également sur la bipolarisation de la vie et des discours politiques, matérialisée géographiquement dans des lieux symboliques (Miraflores pour le gouvernement, Altamira pour l'opposition, p. 58). L'étude souligne la « phonophilie » de Chávez, la puissance et la créativité de son langage dont certains termes sont passés dans l'usage quotidien (p. 65), l'ébranlement du langage politique qu'il a provoqué par sa pratique rhétorique « directe, simple, supposément pédagogique » (p. 61, 63, 64).

L'article porte encore sur l'inventaire des désignations (auto- et hétéro-) du parti chaviste vs des secteurs de l'opposition : typiquement, *huestes violentas y agresivas* [partisans violents et agressifs] vs *ciudadanos indefensos y pacíficos* [citoyens pacifiques et sans défense] (p. 67), d'une part, et *círculos bolivarianos* [cercles boliviariens] vs *escuálidos, oligarcas, afligidos* [misérables, oligarques, diminués] (p. 71). Cette violente bipolarisation se reflète même dans les comportements (boire beaucoup de café est un indice de chavisme ; aimer la musique classique est un symptôme d'escualidisme). L'espace discursif politique vénézuélien se caractérise ainsi par l'élimination des positions tierces, de médiation, de doute ou de neutralité, « *ni discursiva ni conductualmente, hay espacio*

posible para la disidencia o el desacuerdo en ninguno de los grupos » [sans espace pour la dissidence ou le désaccord dans l'un ou l'autre groupe] (p. 60, 71) ; au mieux, ces positions médianes seront considérées comme du *chavismo light* ou de *l'escualidismo light*. La conclusion porte sur les risques de violence physique qu'implique la banalisation d'expressions comme *tenemos las armas* [c'est nous qui avons les armes] ou *sólo nosotros tenemos materia gris* [nous seuls avons de la matière grise].

Dans « *El lenguaje de la red : el discurso del ciberciudadano* » [Le langage en ligne : le discours du cybercitoyen], Mireya Lozada étend l'enquête au langage des pages web des protagonistes de la crise politique et s'interroge sur le discours du cybercitoyen. Les sites analysés sont des forums ou des sites vénézuéliens d'intérêt général, sur la période critique mars-avril 2002. Les données sont exploitées par le système ATLAS.ti, qui permet d'établir des réseaux sémantiques-lexicaux. Les six catégories les plus pertinentes retenues sont commentées en détail : *identidad - Chávez - democracia - emotividad - espacio público - Internet* ; le lien entre les réseaux obtenus et les commentaires n'est pas toujours évident, comme il arrive souvent dans ce type d'approche. Par exemple, l'identité d'un intervenant sur les forums est d'abord définie par sa position dans l'espace de confrontation (*escuálido/chaviste*), par sa nationalité vénézuélienne, le nom, le pseudonyme ou l'identité usurpée, le parti ou l'organisation, et enfin l'identité IP. Autre thème : celui de l'émotivité ; le langage du web se révèle particulièrement désinhibé et violent, comme on pouvait s'y attendre. Des remarques particulièrement intéressantes portent sur le rôle joué par le réseau lors du coup d'État, alors que les médias pratiquaient le black out informationnel. Les réflexions finales, relativement optimistes, portent sur la cyberculture, qui est à la fois un défi et un espoir pour la démocratie.

L'étude de Martha Shiro et Nancy Núñez, « *La confiabilidad y la credibilidad en el discurso político Venezolano* » [Engagement énonciatif et crédibilité dans le discours politique vénézuélien], porte spécifiquement sur le langage du président Chávez, représenté par des extraits de sept allocutions ou interviews. Il étudie les deux catégories corrélatives de l'engagement énonciatif du locuteur vis-à-vis de son énoncé et du degré de crédibilité accordé à cet énoncé par le récepteur [*confiabilidad/credibilidad*]. Sur le premier point, l'article travaille sur cinq stratégies visant à accroître le degré d'adhésion à l'énoncé : probabilité (possible/impossible), fréquence (toujours/jamais) quantitative (tous/aucun, chiffres, pourcentages) ; véracité (vrai, faux, mensonge) ; prise en compte [angl. : *concern*, esp. *reparo*]. Sous cette catégorie, on soulignera l'intérêt des remarques sur le sarcasme, catégorie d'humour politique qui mériterait bien un peu de l'attention théorique accordée sans mesure à l'ironie.

La crédibilité accordée au contenu d'un énoncé est approchée par la recherche de contradictions, ouvertes ou cachées. L'hypothèse est que si le locuteur manifeste le même engagement vis-à-vis d'énoncés contradictoires, cela entraîne

une baisse de la crédibilité accordée au discours (p. 117). Les contradictions soulevées portent par exemple sur Chávez putschiste en 1992 et se scandalisant du coup d'État d'avril 2002 ; un cas très intéressant – de dissociation plus que de contradiction, à mon sens – est celui de l'attitude de Chávez sur la question du dialogue, et l'opposition entre le « *diálogo con ética* » [dialogue éthique] et le dialogue « *el puñal aquí en la cintura* » [le poignard là, à la ceinture] (p. 114). L'imputation de contradiction et son effet sur la recevabilité d'un énoncé pose la question politique/psycholinguistique de l'empan mémoriel nécessaire à la perception simultanée des deux termes constituant la contraction discursive, et surtout de la position discursive du récepteur, selon qu'il est ou non dans le profil du destinataire idéal projeté par le discours (p. 117).

Adriana Bolivar, Irma Chumaceiro et Frances de Erlich s'intéressent à la « *Divergencia, confrontación y atenuación en el diálogo político* » [Divergence, confrontation et atténuation dans le discours politique]. Le corpus utilisé est composé de discours de Chávez ainsi que divers articles de journaux dans la période critique (décembre 2001 et juin 2002). L'étude prend pour objet le discours sur les Cercles boliviariens, qui sont considérés, à la suite de Chávez, à la fois comme les agents et un thème polémique essentiel dans la confrontation autour du processus en cours. La communication politique est analysée à partir des théories goffmaniennes des faces, des approches de la politesse de Brown et Levinson ainsi que des concepts de *coercition*, *résistance*, *dissimulation*, *légitimation* proposés par Chilton et Schäffners.

Ces catégories sont appliquées au discours de Chávez sur les Cercles boliviariens et la disqualification de leurs opposants ; les discours des milieux gouvernementaux sont centrés plus exclusivement sur leur légitimation. L'opposition procède par dénonciation et délégitimation de ces groupes. Une partie importante est ensuite consacrée à la confrontation au sujet du dialogue lui-même ; la construction des conditions du dialogue ou de l'affirmation de la volonté de dialoguer sont menées avec des alternances de menaces et d'adoucisseurs, de stratégies de renforcement et d'atténuation du conflit (p. 142, 147). Les conclusions – en 2002 – portent sur la nécessaire intervention de tiers qui ne s'identifient pas aux extrémistes de l'un ou l'autre parti dans la vie politique vénézuélienne.

À ce recueil d'études vénézuéliennes sur le discours politique au Venezuela, on peut ajouter deux articles tirés de l'*ALED*².

Le premier est de María Fernanda Madriz, « *La noción de pueblo en el discurso populista* » [La notion de peuple dans le discours populiste]³. Le mode de gouvernement populiste est défini comme un mode de répartition des ressources de l'État, dispensées par le leader (patron, parrain, dispensateur du

2. *Revista latino americana de estudios del discurso* (<http://www.discurso.org/aled>).

3. *ALED*, n° 2 (1), 2002, p. 69-92.

don) et reçu par les bénéficiaires, le peuple, comme une *dádiva*, un *obsequios* [don, cadeau] (p. 72), et non pas comme un droit légitime. Le discours populiste est celui qui tord les représentations de façon à permettre cette métamorphose (p. 71). L'article se propose de le définir par des traits substantiels, et, pour cela, rapproche le discours de Rómulo Bétancourt (auteur, avec les militaires, du coup d'État de 1945) et celui de Hugo Chávez, considérés comme les deux leaders populistes qu'a connus le Venezuela. L'auteur retient comme caractéristiques du discours populiste, outre la répétition, l'appel aux émotions du type auto-apitoiement, indignation vis-à-vis des forces du mal et gratitude vis-à-vis du *mesiánico mecena* [mécène messianique] (p. 73) ; la transformation du discours public en un pseudo-dialogue, donnant à chaque destinataire le sentiment que le leader s'adresse à lui personnellement (ou s'adresse à une personne connue de lui) : Chávez : « ¿ Ah Dario? [...] Hola, vale, ¿ como esta el colesterol? 220 [...] » [Salut Dario, ça va? Comment va le cholestérol? 220] ; le discours à la première personne et la personnalisation du pouvoir. Dans ce discours populiste, le mot *pueblo* (*soberano*) [peuple] renvoie à un ensemble de significations confuses, qui a pour première caractéristique de s'opposer à *las fuerzas* [les forces], ensemble hostile et mal défini. Le peuple est l'objet de flatteries hyperboliques ; paradoxalement, le leader est à la fois *conductor y siervo del soberano* [maitre et l'esclave du peuple], comme le peuple est *amo de [la] espada y hueste [del] mando* [maitre de l'épée et armée aux ordres] du leader. Économiquement, le peuple est *el esclavo de la dádiva* [l'esclave du don], ce qui le ravale « au rang de mendiant ». On aura compris que l'auteure n'est pas vraiment chaviste.

Le second, proposé par Irma Chumaceiro, porte sur « *Las metáforas políticas en el discurso de dos líderes venezolanos : Hugo Chávez y Enrique Mendoza* » [Les métaphores politiques dans le discours de deux leaders vénézuéliens : Hugo Chávez et Enrique Mendoza]⁴. La conception de la métaphore est celle de Lakoff et Johnson, présentée dans la première partie de l'article. Les deux textes analysés sont deux discours, l'un de Chávez, l'autre de Mendoza, leader du camp du oui lors du référendum révocatoire d'août 2004 appelant à la démission de Chávez – le non l'emportera. Le discours de Chávez emploie de nombreuses expressions et anecdotes populaires, fait sans cesse le lien avec le passé bolivarien du pays et est d'une cohérence métaphorique supérieure à celle du discours de son adversaire. Les conclusions portent sur l'effet polarisant, confrontationnel de certaines métaphores, comme la métaphore dominante chaviste *la política es una guerra* [la politique c'est la guerre] (p. 100), ou la métaphore *el otro es el mal* [l'autre est le mal], c'est-à-dire le diable en personne (p. 102-103), assimilation semble-t-il proposée par Chávez que son adversaire tente de retourner (p. 106-107), et enfin sur la métaphore fondamentale dans le

4. *ALED*, n° 4 (2), 2004, p. 91-113.

discours de Mendoza, *el tiempo [del negativo] es un recurso que se agota* [le temps [du négatif] est une ressource qui s'épuise] (p. 111), métaphore politiquement contre-productive car d'allure fataliste.

Au terme de ces lectures, on pourrait se demander si l'alternative est entre langue populiste et langue de bois. Quoi qu'il en soit, cette série d'articles bien ancrés dans les données et les méthodes linguistiques, cohérents et variés du point de vue des approches théoriques et, politiquement, globalement nuancés, propose une lecture à chaud, mais construite, du discours politique à une période clé de la vie sociale et institutionnelle du Venezuela. Cet ensemble constitue une ressource de référence pour l'étude du discours politique en général, et en particulier pour les questions d'émergence et de structuration du discours de confrontation, ainsi que pour l'étude des pratiques langagières de celui qui est, *de facto*, l'un des plus importants leaders d'opinion de l'Amérique Latine.

Christian Plantin

Université Lumière Lyon 2, ENS-LSH, CNRS (ICAR)

Christian.Plantin@univ-lyon2.fr

L'analyse du discours. Histoire et pratiques

Francine Mazière

2005, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 128 p.

Un « Que sais-je ? » sur l'analyse du discours. Bigre. Voilà qui défie l'encyclopédisme de la légendaire petite collection, tant le domaine s'est apparemment étendu au-delà de ce qu'il semble raisonnable d'enserrer dans les 128 pages réglementaires. Et surtout, l'analyse du discours est depuis longtemps (toujours ?) un domaine mis et remis en question, parfois sans ménagement, objet d'intenses projections imaginaires concernant la scientificité et l'identité disciplinaire : la linguistique de la langue lui reproche de prendre comme objet... le discours, et de quitter pour ainsi dire les bords nets de *la* linguistique tels qu'ils auraient été coupés par Saussure ; la stylistique littéraire ne comprend pas bien pourquoi elle semble tenue à l'écart d'une discipline qui lui semble méthodologiquement bien ressemblante ; l'interactionnisme lui reproche son monologisme et son gout pour les corpus écrits ; les sémanticiens du texte critiquent son éclectisme méthodologique, sa faiblesse théorique et le choix superflu de cet objet « discours », toujours soupçonné d'usurper le véritable objet de la science du sens, le texte. On pourrait augmenter la liste en allant du côté de la psychologie sociale, de la sémiotique, etc. Autant dire que le terrain sur lequel s'est aventurée Francine Mazière est quelque peu miné, et que tout discours sur l'analyse du discours est de toute façon et structurellement susceptible de